Document generated on 06/11/2025 11:16 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Dessine-moi un mouton!

Marie-Sissi Labrèche

Number 60, Winter 1999

L'an 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4270ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labrèche, M.-S. (1999). Dessine-moi un mouton! *XYZ. La revue de la nouvelle*, (60), 59–71.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dessine-moi un mouton !

Marie-Sissi Labrèche

1977

J'ai huit ans et je suis en deuxième année. En deuxième année, au deuxième étage de l'école qui est sur la deuxième rue après la maison où j'habite. Ça a l'air compliqué, mais ça ne l'est pas tant que ça. Pour se rendre à mon école, il faut passer devant la taverne où il y a des messieurs bourrés comme des Polonais, qui me donnent des dix sous à huit heures le matin, puis devant la grosse église Sainte-Marie, qui est mille fois plus grosse que moi. C'est super-facile de se rendre à mon école. Non. Le plus compliqué, c'est que je ne peux pas y aller toute seule. Ma grand-mère dit que, parce que je suis petite, les vieux ivrognes de la taverne vont me rentrer de force dans les toilettes pour que je touche leur pipi et après on ne va plus jamais me revoir. Elle dit tout le temps plein de niaiseries, la vieille crisse !

Dehors, il pleut à torrents. Mais dans la classe, au deuxième étage, tout est ensoleillé. Tout est ensoleillé par les dessins d'enfants. Les dessins sont super-laids. Sur les feuilles, des mamans avec trois doigts ; des papas pas de nez ; des animaux qui ressemblent à des grille-pain ; des arbres mauves ; des nuages avec des yeux et des valises ; des maisons sans fenêtres, sans porte et sans cheminée ; des automobiles aussi grosses que des paquebots ; et des sourires ! Ah ! des sourires… Des familles avec des sourires de vendeur d'aspirateurs. Sur leur feuille, c'est l'*American way of life*, version québécoise. Moi, sur ma feuille, c'est le *Russian way of life*, le *concentration camp way of life*, version rue Dorion.

60

Sur ma feuille, il n'y a que deux yeux bleus, en plein milieu. Deux yeux tristes, qui émergent du blanc de la page. Du bleu et du blanc. Juste ça et j'ai traumatisé la classe au complet. Ça ne leur en prend pas gros ! Petites natures, va ! Gang de brouteux de luzerne, va ! Aucun enfant n'a voulu s'asseoir à côté ou en dessous de mon dessin. *Les yeux me regardent !* se plaignaient-ils. *Les yeux me suivent !* braillaient-ils. Les peureux ! Alors, la maîtresse a mis mon dessin derrière la classe, là où on accroche les manteaux. Là où elle est sûre que personne ne va le voir.

Habituellement, les autres enfants veulent tous être assis à côté de mes dessins pour pouvoir les copier. Ils veulent copier ce que je dessine parce que c'est moi qui gagne tous les concours avec mes portraits hyperréalistes de la réalité plate. Oui ! Oui ! Je suis super-*hot* en dessin… depuis le temps que je m'exerce ! Je pense que j'ai commencé à dessiner deux jours après ma naissance, tellement je m'ennuyais, tellement je savais que j'étais mieux de m'inventer un monde si je voulais survivre. Après ma période cubiste, pendant laquelle je dessinais les cubes stupides qu'on doit introduire dans un moule stupide, je suis devenue une impressionniste. À trois ans, j'étais une impressionniste qui impressionnait tout le monde avec ses dessins. Des heures et des heures à dessiner mes petits bonshommes Fisher Price, mes Barbie toutes nues, les mégots de cigarettes de ma mère dans le cendrier encrassé, les couteaux de cuisine, ma grand-mère en train de me chicaner, ma mère en train de pleurer. Tout y est passé. Je dessinais même mes cadeaux de Noël au cas où ma mère n'aurait pas la permission de sortir de sa cure fermée pour m'acheter des bébelles. Alors, pour les dessins, j'ai la main. Donc, quand la maîtresse dit : *Dessinez-moi un bateau*, je m'exécute. Et voilà mon dessin terminé, c'est *La croisière s'amuse* avec tous les personnages : le capitaine qui n'a pas de cheveux sur le coco ; le barman Goofy qui a les deux dents d'en avant si séparées qu'on pourrait y insérer une poignée de porte ; le docteur qui réagit toujours trois heures après les autres et la maigrichonne rousse aux grandes dents, qui ne sert à rien, sauf à

montrer ses grandes dents. La maîtresse dit : *Dessinez-moi un mouton.* En deux temps, trois mouvements, mon mouton prend forme. Pas une machine à coudre ! Ni un pilier, un pénis ou un Vinier ! Non. Un vrai mouton qui fait : bêh ! bêh ! si on a assez d'imagination. La maîtresse dit : *Dessinez-moi une famille.* Je lui reproduis la famille parfaite : papa, maman, chien, chat, maison, piscine... Enfin, tout le *kit*, mais en cent fois mieux que les autres. Moi, mes papas n'ont pas trois doigts, mais cinq, à chaque main ; mes animaux ne ressemblent pas à des grille-pain, mais bien à des animaux ; mes maisons ont une porte, quatre fenêtres et même une boîte aux lettres. Je suis super-bonne dans la représentation de la réalité. Mais cette fois-ci, je suis allée trop loin dans la représentation de la réalité. Aujourd'hui, je suis devenue une surréaliste. J'ai dépassé les bornes de l'audace artistique pour les deuxième-année, et là, ils ont peur. Pourtant, je n'ai fait que ce que la maîtresse avait demandé : *Dessinez-moi la première chose qui vous passe par la tête.* Alors je l'ai fait. Deux yeux bleus, tristes. C'était ça ou un gros beignet trempé dans le chocolat, parce que j'ai drôlement faim. Je n'ai pas mangé ce matin.

Quand j'ai montré mon dessin à la maîtresse, elle était toute mal à l'aise. Elle regardait à côté d'elle, dans le vide, cherchait quoi me dire, se frottait le nez, les sourcils, le soutien-gorge. Alouette ! On aurait dit que ça lui piquait partout. Comme si elle avait eu une poussée subite de varicelle. Moi, j'étais là, et j'attendais qu'elle me dise comme d'habitude : *Ah ! Sissi, ton dessin est parfait ! Ton dessin est super beau ! Ton dessin, c'est mon préféré dans le monde entier !* J'attendais qu'elle me lance ces phrases qui grossissent ma couronne invisible de petite princesse, mais elle ne disait rien. Les minutes passaient, elle continuait de se gratter partout. Et moi j'attendais toujours, devant son pupitre, avec mon gros sourire laid. Mon sourire est super-laid. J'ai une petite bouche de clown avec de grosses dents. Mes dents poussent trop grosses, c'est hyper-ridicule. On dirait que je veux mordre la vie à belles dents. À vrai dire, j'ai plutôt envie

de la dégueuler, la vie. J'ai huit ans et j'en fais déjà une indigestion, de la vie. M'enfin.

Après maintes ruminations, la maîtresse a finalement dit: *Ouais... Sissi... ton dessin... euh... il est très original... euh...* Pour la première fois depuis que je lui montre mes dessins, elle a juste dit « original », et non pas « formidable », « merveilleux », « magique », « extraordinaire ». « Original ! » Alors là, je l'ai traumatisée, la maîtresse, avec mon dessin. Je l'ai traumatisée, sauf qu'elle a été obligée de l'accrocher quand même, la vieille chipie. Elle a été obligée de l'accrocher comme ceux des autres pour ne pas que je me sente mise à part, comme trop souvent. Alors, elle l'a fixé au mur en poussant de gros soupirs aussi bruyants et puants qu'une bouche d'aération de métro qui a mauvaise haleine. Elle l'a fixé en s'efforçant de regarder autre chose que les deux yeux. Traumatisée, la prof. Je m'en fiche ! À vrai dire, l'école au complet a été traumatisée par mes deux yeux bleus tristes. Même la directrice, qui me serre toujours dans ses bras quand elle voit mes beaux dessins, a été traumatisée. Quand elle l'a vu, elle n'a pas su quoi dire. Aucun de ses mots de directrice d'école primaire n'est sorti de sa bouche. Elle est restée comme ça, les lèvres entrouvertes, les bras tombants et les sourcils pas loin du menton, sans rien dire. Aucun mot. Le silence. Le silence comme d'habitude. Le silence comme chez moi. Le silence, comme celui de ma mère qui me regarde avec ses yeux bleus. Des heures à me regarder sous l'ampoule jaune pipi de la cuisine, sans cligner des yeux. Jamais.

Mes yeux à moi, là, ils sont rivés sur mon pupitre, ils ne veulent pas se détacher de la surface en bois plastifiée, égratignée, avec trois brûlures de cigarette. Je n'entends pas ce que la maîtresse dit. Je ne comprends pas non plus ce qu'elle écrit au tableau : des chiffres, des lettres, des lignes, des formes géométriques et puis des bouts de ficelle. Je ne sais pas s'il s'agit d'un cours de mathématiques ou de macramé. Je ne sais pas... Je n'arrive pas à me concentrer. J'ai peur. C'est que j'ai beaucoup de difficulté à respirer. D'ailleurs, j'ai tellement de difficulté à

respirer que je pense que je vais faire une crise d'asthme. Une belle crise d'asthme en bonne et due forme, avec les râlements, les étouffements, les yeux révulsés, tout le tintouin ! Je pense que ça va être une supra-crise d'asthme, car j'ai oublié ma bombonne de Ventolin. Je l'ai laissée quelque part chez moi, sur la commode, je crois, à moins qu'elle ne soit en dessous de mon lit. Je l'oublie tout le temps, même si ma grand-mère me répète constamment : *Sissi, n'oublie pas ta bombonne de Ventolin, sinon tu risques de faire une crise d'asthme, et ça va inquiéter ta mère. Et quand ta mère s'inquiète, elle devient folle et on doit l'enfermer. Tu ne veux pas rendre ta mère folle, hein ?* Elle a beau me dire ça, je l'oublie quand même tout le temps. Je l'oublie n'importe où, la petite bombonne de Ventolin. Ce n'est pas que je veux rendre ma mère folle et qu'ensuite on l'enferme pour huit mois à l'institut psychiatrique. Non, ce n'est pas ça. C'est juste que je dois être suicidaire malgré mes huit ans. Je dois être suicidaire comme ma mère dans trois ans. Ça doit être dans mes gènes, d'être suicidaire. Dans mes gènes remplis d'hérédité malade. Même à l'intérieur de moi, je n'ai plus de place pour respirer. Je suis coincée dans mon ventre. Je suis aussi coincée qu'une petite souris de laboratoire qui va bientôt se faire couper la queue et les quatre pattes puis qui sera éventrée pour qu'enfin on verse du shampooing sur ses organes génitaux. Question de savoir si le Head and Shoulders élimine autant les fœtus que les pellicules. Mes poumons asthmatiques, depuis ma dernière fièvre, renferment déjà trop d'air. Je vais leur étouffer en pleine face, à cette gang de chieux. L'asthme, c'est ma nouvelle arme, mais c'est dommage que je ne puisse pas la retourner contre les autres. J'en connais beaucoup qui y goûteraient. Mais puisqu'il n'y a que moi pour y goûter, aussi bien en profiter, et étouffer en beauté. De toute façon, si je meurs, qui ça va déranger ? Je suis toute seule au monde. Toute seule. Je vois déjà mon épitaphe : « Ci-gît Sissi, la plus toute seule des toutes seules. Va en paix, petite souris sans queue. Fin. » Faim. J'ai faim. J'ai les poumons pleins mais le ventre vide. Je n'ai pas mangé ce matin parce que,

quand je suis partie, ça n'allait pas bien chez moi. Pas bien du tout.

Ma mère et ma grand-mère pleuraient. Le temps était gris. Les nuages remplissaient même la maison. Le robinet fuyait. Une goutte à la seconde : ploc ! ploc ! ploc ! Et encore : ploc ! ploc ! ploc ! Un vrai supplice chinois. Les pleurs de ma mère et de ma grand-mère remplissaient toute la maison. Les pleurs de ma mère et de ma grand-mère, et le robinet qui fuyait. De l'eau partout. Un gros bain triste. Moi aussi, je voulais pleurer. Mais ce n'était pas pour les mêmes raisons qu'elles. En fait, je ne sais pas pourquoi elles pleuraient. Elles pleurent tout le temps. Ma mère et ma grand-mère se racontent des histoires et elles pleurent. Des fois, elles ne se racontent pas d'histoires et elles pleurent quand même. C'est à croire qu'elles pleurent pour passer le temps, câlice ! Moi aussi j'avais envie de pleurer, mais j'avais une raison. Une bonne raison. Je savais que si ma mère n'arrêtait pas de pleurer, elle ne viendrait pas me reconduire à l'école à temps et j'allais être en retard. J'avais envie de pleurer parce que je voulais être à l'école. Je dois être la seule enfant à l'est de Papineau qui pleure pour aller à l'école, qui pleure pour être assise à un pupitre, assise en face de cette surface de bois plastifiée, couverte d'égratignures et de brûlures de cigarette. La seule enfant qui pleure pour avoir une maîtresse, des crayons, des feuilles mobiles et des devoirs afin de s'occuper, de passer le temps, calvaire ! J'avais envie de pleurer parce que j'avais peur d'arriver en retard, de renverser mon cartable devant tout le monde et qu'on se moque de moi. J'haïs ça quand on se moque de moi. Mes mains tremblent, mes jambes veulent flancher et ma peau se couvre de taches rouges. Je me sens super-mal, et plus je me sens mal, plus je rougis. Je déteste quand ça m'arrive, je ne sais plus où regarder, je ne sais plus où me jeter. Je le sais, parce qu'on rit souvent de moi. On rit de moi parce que j'ai un accent, parce que je dis moooâââ et que j'ar-ti-cu-leuu quand je parle. On me traite de petite Française : *Saleuuu petiteuuu Françaiseuuu ! Saleuuu petiteuuu Françaiseuuu !* On rit de moi et

de mes cours de diction, le mardi et le jeudi, à l'heure du dîner. Mes cours de diction pour m'empêcher de dire un « sien », un « sat », des « bisous », des « zenoux ». Tous les « s », les « ch », les « s » et les « z » se mélangent. Tout ça se mélange dans ma tête, comme les rôles familiaux à la maison : ma mère est ma sœur, ma grand-mère est ma mère et mon beau-père est un ostie de chien, comme dit toujours ma grand-mère. On rit de moi aussi parce que je suis maigre et que mes cheveux sont comme des spaghettis et que le soleil passe super-facilement au travers. On rit de moi à cause de mes yeux trop grands, grands comme ceux d'un chien piteux. Battu, le chien. On me crie par la tête : *Piteux Pitou ! Piteux Pitou !* On rit de moi à cause de mon prénom : Sissi. On me crie : *Aïe, Oui-oui ! Aïe, Pipi !* ou encore *Aïe, Suce !*, ça, c'est les cinquième-année. On rit aussi de mon nom de famille dysfonctionnelle ; mon nom de famille laissé, oublié par mon grand-père Labrèche mort d'un cancer du poumon à l'hôpital Notre-Dame, un dimanche après-midi ensoleillé. On m'appelle *la broche*, *la brosse*, *la poche*. Mais ils ne comprennent pas. Ils ne rient pas pour la bonne raison. En fait, mon nom, c'est le trou, c'est la brèche, c'est la fente de mon petit corps. La fente qui va se faire malmener quand je serai plus vieille. Mais bon, ils ont tout le temps de rire de moi pour ça.

En tout cas, moi, j'avais envie de pleurer parce que je ne voulais pas être en retard et faire rire de moi. Mais aussi parce que je ne voulais pas rater mon cours d'éducation physique avec mon professeur barbu. Mon professeur qui est si gentil avec moi. Mon professeur qui attache mes souliers de course pour ne pas que je me pète la gueule quand on doit tourner en rond dans la grande salle ; en rond comme les fous à l'hôpital psychiatrique, c'est ce que ma grand-mère m'a dit. Ils font tourner les fous en rond à l'hôpital psychiatrique les jours de semaine pour les occuper, pour ne pas qu'ils pensent à s'entre-tuer ou à tuer leur famille quand ils retourneront à la maison. Je ne voulais pas arriver en retard parce que je voulais courir en rond et que mon professeur barbu vienne attacher mon lacet. Qu'il

s'approche de moi et qu'il me regarde avec ses grands yeux noirs gentils, encadrés par ses gros sourcils noirs gentils. Qu'il se penche vers moi et que son épaule frôle mon petit corps. Que je sois moins seule pour quelques secondes.

Moi, j'étais là, en plein milieu de la cuisine et j'attendais que ma mère vienne me reconduire, mais elle n'en finissait pas de pleurer. Et elle pleurait et pleurait. Et quand elle cessait un peu de sangloter, ma grand-mère recommençait. Alors là, ma mère s'y remettait. On aurait dit que ma mère et ma grand-mère contenaient toute la peine du monde, ce matin. On aurait dit qu'elles étaient cachées dans une cave, dans un pays en guerre, durant un bombardement, ce matin. Et moi, j'étais toujours là, devant elles, debout avec mon manteau sur le dos à gigoter pour leur témoigner mon empressement, mais rien n'y faisait. Un moment, ma mère qui pleurait comme une débile s'est levée de sa chaise et m'a prise par la main. Puis elle a pris sa mère aussi par la main et elle nous a couchées dans le lit. Moi entre elle et ma grand-mère, en plein cœur de la tragédie. La meilleure place pour que j'assiste au spectacle, avec le son en Dolby stéréo. Et puis toutes les deux se sont remises à pleurer. Et ça coulait et ça mouillait, et moi je voulais encore plus fort m'en aller à l'école. Je n'étais pas à ma place, en plein milieu de cette bulle de pleurs, de cette bulle de folie. Cette maudite bulle étouffante. Cette maudite bulle tuante, remplie de liquide hyper-toxique. Cette crisse de bulle toxique d'une famille nucléaire sur le point d'exploser. J'ai explosé et j'ai crevé la bulle. J'ai explosé et j'ai pleuré et, après avoir pleuré, j'ai crié. J'ai grafigné ma grand-mère et ma mère. J'ai voulu arracher leurs yeux afin qu'elles arrêtent de pleurer, afin qu'elles arrêtent de me regarder avec leurs yeux inquiétants. Leurs yeux inquiétants, qui mettent de la peur dans mon ventre tout le temps.

— Môman ! Môman ! Je t'en supplie ! Viens me reconduire à l'école ! Viens, je vais être en retard, môman ! Je t'en supplie ! Je t'en supplie !

À genoux, j'ai joint les deux mains.

— Môman ! Vite, vite ! Dépêche-toi !

Après des secondes aussi longues que des files d'attente chez Steinberg à l'heure du souper, ma mère a essuyé ses larmes, séché ses larmes de folle, et s'est extirpée du lit. Elle a mis son imperméable beige tout fripé et est venue me reconduire à l'école. Tout le long du trajet, je marchais super-vite. Je courais même par moments, mais ma mère me retenait par la main, sa main molle comme un gâteau qui n'a pas pris, sa main molle comme un gâteau mal cuit.

— Vite vite, môman ! Vite ! Je vais être en retard.

Mais elle ne se dépêchait pas plus. Son pas était toujours aussi lent. On aurait dit qu'elle le faisait exprès. Dépasser l'église Sainte-Marie, qui est mille fois plus grosse que moi, et la taverne remplie de vieux soûlons n'a jamais été aussi long et pénible. Tout le long du chemin, je sacrais : *Câlice-d'ostie-de-maudit-tabarnak-de-crisse-de-sacramant-de-calvaire !*, et je tirais sur la main de ma mère, sa main aussi molle que de la pâte à chaussons Pillsbury, et je resacrais : *Câlice-de-saint-ciboire-de-saint-calvaire-de-maudite-marde-de-crisse !* Après un temps infini, je suis enfin arrivée à l'école. Mais quand je suis arrivée devant ma classe au deuxième étage, il était trop tard. Les élèves et la maîtresse étaient partis. Il n'y avait personne dans la classe. Non. Personne. Seulement des chaises, des pupitres, des tableaux et des dessins super-laids, qui semblaient se moquer de moi. Tout l'univers s'est effondré sous moi. Tout l'intérieur de moi a dégringolé par terre. J'ai entendu le bruit énorme que fait un estomac qui tombe sur le plancher, même s'il est vide. J'ai senti mon cœur glisser sur mes cuisses, puis mes autres organes ont suivi : mon pancréas, mes intestins, mon foie, mes reins. Ma mère me regardait et ne disait rien. Elle était effacée.

— Dis quelque chose, môman ! Dis quelque chose ! Aide-moi ! Môman ! Dis quelque chose ! C'est ta faute, ce qui m'arrive ! C'est ta faute !

Elle ne disait toujours rien. Alors, je lui ai donné des coups de pied et des coups de poing, à ma mère. J'ai voulu la

transpercer tellement j'étais fâchée. Si j'avais eu le sabre au laser de Luke Skywalker, son sabre aussi lumineux qu'une télé dans le noir et aussi bruyant qu'un congélateur, je l'aurais fendue en deux, ma mère, fendue en deux, afin de jeter dans le feu sa face cachée du mal. Mais comme je n'avais pas de sabre, seulement mes poings, alors je frappais et frappais de toutes mes forces, mais c'était dans le vide. Ma mère était vraiment effacée. Crisse ! Ma mère était devenue un hologramme. Pire, ma mère, c'était l'holocauste.

— Je t'haïs, môman ! Je t'haïs, môman ! Si tu savais combien je t'haïs ! J'ai mal à mon nombril tellement que je t'haïs ! J'ai mal à ma naissance, tellement que je t'haïs ! J'aurais dû me pendre avec le cordon ombilical dès que je suis sortie de ton ventre de folle ! J'aurais dû !

C'est là que mon professeur barbu est passé par là, c'est à ce moment-là, pendant que je disais ces horribles choses à ma mère, qu'il est venu me rejoindre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Sissi ? Je me demandais où tu étais passée. J'étais sûr que tu n'allais pas manquer ton cours d'éducation physique…

Il s'est penché vers moi tout en continuant de me parler.

— T'aimes ça, hein, ton cours d'éducation physique ? T'es bonne en éducation physique, n'est-ce pas ?

Je savais qu'il essayait de m'occuper, qu'il essayait de me faire penser à autre chose, afin que je me calme. J'ai penché la tête. Je ne voulais pas le regarder dans les yeux. Je ne voulais pas qu'il voie mes yeux quand ils sont fâchés, mes yeux qui lancent du feu quand ils sont fâchés. Alors, j'ai regardé mes souliers. Mes beaux souliers Pepsi qui me grandissent de quelques centimètres, qui me rapprochent de quelques centimètres du monde des adultes. Crisse ! Je n'ai même pas besoin de me grandir, malgré ma petite taille, j'ai déjà mille ans.

— Viens avec moi, Sissi. Viens.

Il a pris tout doucement ma main et nous avons marché ensemble. J'ai tourné la tête et j'ai regardé ma mère par-dessus

mon épaule. Elle restait là, ne bougeait pas. Elle regardait par terre, les deux mains dans les poches de son imperméable beige tout fripé, ses longs cheveux noirs recouvrant sa figure, ses épaules s'affaissant sur son corps maigre. J'ai regardé ma mère comme ça, jusqu'à tant qu'on tourne dans le couloir et que je ne la voie plus. J'aurais souhaité que ce soit le tournant de ma vie. Que ce soit pour de bon.

Mon professeur barbu m'a emmenée dans la salle d'éducation physique. Tous les élèves étaient déjà là, à courir en rond comme des fous à l'hôpital psychiatrique. Puis il m'a aidée à me déshabiller et à enfiler ma tenue d'éducation physique. Il m'a retenue par la main et m'a dit :

— Viens, Sissi ! On va courir ensemble.

Alors, moi et mon professeur gentil, on a couru longtemps, longtemps ensemble. Il ne m'a pas lâché la main une seconde, même quand le cours a été terminé, il m'a encore tenu la main et est venu m'aider à me changer. Quand la maîtresse est arrivée pour nous chercher, nous, sa classe de deuxième année, il m'a retenue quelques secondes de plus dans la salle d'éducation physique. Une fois que la maîtresse et la classe de deuxième année ont commencé à s'éloigner, il m'a regardée longtemps dans les yeux, s'est penché vers moi puis m'a serrée dans ses bras fort, fort, fort. Et il a dit : *Je sais que c'est dur pour toi, Sissi. Je le sais.* Mon estomac vide a grimpé le long de mon corps et s'est remis à sa place, tout comme mon cœur, mon pancréas, mes intestins, mon foie et mes reins. Les choses ont repris un semblant de normalité. Un semblant de normalité parce que là, ça ne va pas. Devant mon pupitre à la surface plastifiée, égratignée, avec trois brûlures de cigarettes, j'étouffe. Mes poumons renferment trop d'air. On dirait que je suis enterrée dans un tuyau sous terre et que j'ai beau gratter et gratter avec mes ongles, le métal est trop résistant. Je commence à respirer de plus en plus fort. Là, il va falloir que je fasse quelque chose. Là, il va falloir que j'avertisse la classe qu'on prépare mon cercueil ou qu'on m'envoie à l'infirmerie.

Comme je lève la tête pour dire à la maîtresse que je dois aller à l'infirmerie parce que je suis en train de faire une crise d'asthme, je la vois. À la porte. Elle. Encore elle. Elle est là. Derrière la vitre. Son visage défait est collé contre la vitre. Ses yeux sont apeurés. Les mouvements de sa tête sont trop rapides pour être normaux. Les mèches de ses cheveux noirs découpent sa figure en lamelles. On dirait qu'elle est en prison, qu'elle est emprisonnée dans le couloir de l'école primaire. Tout à coup, je comprends. Tout s'éclaire. Les pleurs de ce matin. Ces nuits blanches depuis quelque temps. Les repas qu'elle ne mangeait plus. Et hier soir, alors que nous regardions la télé toutes les deux, elle m'a dit : *Parle à Bernard Derome. Dis-lui que je t'aime. Allez, dis-le à Bernard Derome que je t'aime.* C'était ça qui se tramait. C'était ça. Sa folie commençait à accaparer sa tête. Sa folie qui éclate là, présentement, à la petite fenêtre de la porte de la classe de deuxième année.

Tous les autres élèves se retournent et me regardent : *Sissi, ta mère est dans la porte ! Sissi, ta mère est là.* Bien oui, ma mère est là. Trop là. Tout le temps là à me gâcher la vie, à me ruiner l'existence, à faire de ma vie un boulet à traîner comme en ce moment même où elle se met à crier : *Rendez-moi ma fille ! Rendez-moi ma fille ! Bande de Chinois ! Bande de Judas ! Rendez-moi la chair de ma chair ! Dieu voit tout et il va tous vous punir !* Elle crie ces vilaines phrases tout en frappant dans la vitre. Elle frappe de toutes ses forces. Ses longues mains blanches et fines heurtent à plat la surface vitrée. Chaque coup fait un bruit sec : paf ! paf ! paf ! Chaque coup m'atteint et me transperce comme de gros clous rouillés frappés par un gros marteau rouillé. Et les autres élèves de dire : *Sissi, qu'est-ce qu'elle a, ta mère ? Sissi, qu'est-ce qu'elle a ?* Je voudrais leur crier : *Fermez-la, gang de chieux ! Gang de petits crisses pas bons en dessin ! Bien oui, ma mère n'est pas comme la vôtre ! Bien oui, ma mère est folle ! Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ! Allez donc tous chier ! Allez donc tous vous faire enculer par les mouches !* Mais je ne peux pas parler, je ne peux plus parler. J'ai les poumons dans la bouche, et mon sang,

qui se débat dans mes veines depuis ce matin, me projette derrière la classe. En fait, tout ce qui est moi me projette derrière la classe : mon sang, mes cheveux, mes grosses dents superlaides de ma petite bouche de clown, mes pieds, mes mains. Toute ma carcasse de petite fille de huit ans est maintenant répandue sur le mur du fond, je ne peux plus rien faire, même pas de crise d'asthme. Tout est en arrêt. Le temps est suspendu. Alors, dans un geste ultime, j'ouvre les bras et les mets en croix dans le vide.

Ma mère vient de me crucifier. Elle vient de me crucifier là où l'on accroche les manteaux. Là où personne ne pourra me voir.